L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No 73. NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 23 JUIN 1881. 54me Année.

Dufour, Bonnet & Cie., Propriétaires-Editeurs.

NOUVELLE-ORLEANS,

JEUDI 23 JUIN 1881.

Entered at the Post office at New Orleans, La as Second Class Matter.

VENTES A L'ENCAN

Par le shérif, à la Bourse des Négociants et des Hommes, rue Royale, plusieurs terrains avec bâtisses et améliorations dans le Deux'ème District, Paroisse de la Bourse. Pour plus de détails voir aux annonces.

UNE DETTE MUNICIPALE.

Que nos lecteurs, porteurs de bons, se tranquillisent! ce n'est pas de notre dette municipale que nous voulons parler aujourd'hui, mais d'une autre auprès de laquelle celle de la Mlle-Orléans n'est rien, et qui relègue au dernier plan toutes les dettes du monde, passées ou présentes, moins une seule, même la dette que la France avait contractée pendant la mission des assignats. Encore cette émission d'assignats avait-elle été justifiée par des besoins de guerre et, malgré ces besoins légitimes, on sait comment les assignats furent traités, une fois la guerre finie. Les détenteurs, les mieux avisés, s'en déchargèrent en achetant des biens nationaux, des biens provenant d'églises ou de noblesse. Les autres, qui n'avaient pas foi dans ces ventes, gardèrent leurs papiers pour le remboursement desquels jamais la France n'a voulu donner un sou, bien qu'elle ait donné, 30 ans après, un milliard d'indemnité aux émigrés dont les biens avaient été confisqués.

Ce précédent n'est pas rassurant pour les porteurs de bons, mais il faut bien se convaincre, la dette représentée par les assignats français était réellement impayable par son énormité; aussi tombe-t-elle presque aussi vite qu'elle s'était élevée. Et cependant, elle avait été fort utile; elle avait servi à payer ces 14 armées républicaines avec lesquelles la France avait repoussé les invasions des étrangers. Cette considération n'est aucun poids sur la conscience des hommes d'Etat, ni sur la conscience des tribunaux de l'époque, ni sur la conscience d'aucun homme d'Etat ou d'aucun tribunal qui vint après. La France n'eut de conscience que pour les malheureuses familles de suspects, qui avaient été obligées de s'éloigner du territoire pour échapper aux décrets des tribunaux révolutionnaires, tribunaux devant lesquels il n'y avait presque jamais d'innocents.

Mais la dette d'Elisabeth City, dans le New Jersey, car c'est de cette dette que nous voulons parler, à quoi a-t-elle servi? En quoi est-elle justifiable? Le New Jersey n'a été menacé d'aucune invasion ni par terre, ni par mer. La ville d'Elisabeth n'a pas eu à subir l'occupation d'une armée ennemie; elle était loin de toutes les batailles de la guerre de sécession, et tout au plus a-t-elle fourni un faible contingent de soldats aux légions qui combattaient le Sud. Et cependant la dette municipale ne s'élève pas à moins de 9 millions pour un assessement qui s'exode pas 12 millions et pour une population qui atteint à peine au chiffre de 20,000. Auprès de cette dette, celle de la Nile-Orléans n'est rien, ni même celle de Memphis qui, proportionnellement à sa population et à sa fortune, dépasse de beaucoup la nôtre.

Mais comment payer une dette de 9 millions avec un assessement foncier et personnel porté à 12 millions, et comment et pourquoi cette dette a-t-elle été constituée? Etait-ce pour des améliorations locales? Etait-ce pour aider à la construction de chemins de fer? Ces choses sont excellentes, quand elles sont modérées dans leurs exigences, et quand évidemment elles doivent rapporter dans un temps très court ce qu'elles ont absorbé de moyens pécuniaires. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'avec des chemins de fer et des améliorations locales, tous les embryons de ville puissent devenir incessamment des New York, des Philadelphie ou des Boston. Il ne faut pas pour des ambitions de ce genre, généralement chimériques, sacrifier toutes les fortunes présentes, et exonérer des folles sous prétexte d'un grand intérêt futur, toujours fort incertain, car si les petites villes travaillent pour devenir grandes, les grandes travaillent aussi non-seulement pour se maintenir, mais encore pour augmenter leur action et leur influence. Il n'y a pas de chemin de fer dans le New Jersey qui puisse faire concurrence au chemin de fer ou au canal de l'Erie, et il n'y a pas de port dans cet Etat qui puisse disputer le fret au port de New York.

Les administrateurs et les conseillers municipaux qui ont engagé la petite ville d'Elizabeth dans cette voie ruineuse étaient donc frappés de démence, à supposer qu'on ne puisse leur reprocher que cela. Mais en admettant qu'ils eussent quelques raisons de croire que certaines entreprises industrielles lui assureraient une fortune brillante, on ne pourrait admettre qu'il fallût tout sacrifier à cette perspective et que la génération actuelle dût s'effacer entièrement dans l'intérêt des générations futures. A chacun sa tâche; la vie est courte, et nous n'accorderons jamais que nous devions nous rendre misérables pour faire vivre dans l'opulence ceux qui viendront après nous. L'humanité est tout mortelle, et si nous ne voulons pas dire égoïsment: chacun pour soi, il nous sera peut-être bien permis de dire: chacun pour tous, ce qui signifie: chacun qui vit pour tous ceux qui vivent, précepte tout chrétien, tout d'abnégation, tout de désintéressement, tout de charité, tout de fraternité, mais qui ne s'inquiète pas de l'avenir et qui n'en dit pas un mot.

Avec un principe d'avenir, avec un précepte contraire, c'est-à-dire avec l'abus du crédit, où aboutit-on? On n'aboutit à rien de bon, pas plus pour l'avenir que pour le présent, car les gênes financières, comme celles dont nous parlons, ne passent pas en un jour. Elles se perpétuent, et il en résulte d'énormes souffrances pour plusieurs générations. Quel a été le résultat, par exemple, des émissions successives de bons faites par la ville d'Elisabeth? Le résultat est une taxe de 17 0[0 pour le service d'une dette dont le capital s'élève aux trois quarts des valeurs assessées. Sur douze millions en biens fonciers ou personnels, la ville d'Elizabeth en doit neuf, et ces neuf millions sont reconnus des tribunaux qui ont ordonné la levée de la taxe. Comme cette taxe était réellement impayable, la législature du New Jersey a voulu passer une loi de compromis afin d'épargner ou de sauver les habitants d'Elizabeth, mais ces mêmes tribunaux, qui avaient ordonné la levée de la taxe, ont déclaré la loi inconstitutionnelle, en sorte que la situation ne peut plus être sauvée que par la banqueroute.

Mais nous ne voyons pas, en pareil cas, ce que la banqueroute peut faire. Les banqueroutiers particuliers trouvent toujours des créanciers indulgents qui, pour de certaines considérations fort indirectes, leur passent des quittances finales et sola cause l'intervention des tribunaux; ici, ce sont précisément les tribunaux qui empêcheraient les transactions, en prêtant aux créanciers toutes les armes que peut fournir l'arsenal judiciaire. Dès lors, la banqueroute n'est pas possible, et tous les habitants d'Elizabeth sont responsables à jamais des dettes de la municipalité. Bien plus, si ces habitants abandonnent leur ville et qu'ils aillent s'établir ailleurs, la dette les y suivra; leurs noms resteront sur les livres d'assessement, et ils seront encore responsables des sommes que la vente de leurs biens n'aura pu éteindre. Les banqueroutiers frauduleux mais particuliers, auront leur délivrance, mais le citoyen, mais l'habitant impossible, mais le contribuable d'une municipalité insolvable, ne sera jamais délivré, bien qu'on ne puisse invoquer contre lui aucun trait d'improbité ou d'indélicatesse.

Voilà une situation étrange et comme on n'en a jamais vu de pareille. On ne voit bien que les particuliers étaient responsables des faits de guerre et des conséquences d'une guerre imprudemment déclarée, inhabilement conduite et mal terminée. Ils sont sujets alors à de fortes contributions ou à un changement de domination en cas de conquête, mais on ne savait pas qu'en pleine paix, à l'intérieur comme à l'extérieur, un gouvernement pût rendre ses sujets responsables à jamais de ses dettes, dettes faites en sens inverse du bon sens, de la justice et de la raison. Il y a beaucoup de villes américaines, chargées de dettes et de taxes et fortement obérées en tout cas, mais aucune que nous sachions, ne se trouve dans un état aussi désespéré que celle qui fait le sujet de cet article. Il faudra que la Législature du New-Jersey avise encore, car elle ne saurait laisser une ville de l'Etat en proie tout entière à des créanciers impitoyables. Quant à nous, nous n'y voyons qu'un remède, c'est de subordonner aux lois la jurisprudence des cours en matière de dettes publiques. Si ce moyen n'est pas appliqué, les populations seront toujours exposées à la rapacité des financiers et aux calculs des spéculateurs politiques.

Il est trouvé.

Un médecin du Brésil a trouvé à lui tout seul ce que les membres de toutes les facultés des Etats-Unis ont vainement cherché pendant si long-temps, le germe de la fièvre jaune. Le Dr Manoel Da Gama Lobo a voyagé beaucoup pour cela. Il a visité toutes les Indes occidentales, les ports mexicains et tous ceux du Sud, et à force d'investigations patientes et méticuleuses, il a fini par trouver dans des eaux voisines de la Havane et de la Vera[Cruz un animalcule ressemblant exactement à celui qu'à l'aide du microscope il avait remarqué dans les fluides et dans les excrétions des gens attaqués de fièvre jaune.

Selon M. Manoel Da Gama Lobo, cet animalcule est originaire des eaux dont s'abreuvent les habitants de la Vera-Cruz et de la Havane, et c'est à son introduction dans le corps humain qu'il faut attribuer les épidémies de fièvre jaune. Pour faire cette découverte, le savant docteur a été obligé de se livrer à maintes recherches difficiles et laborieuses, et il est bien juste que l'honneur tout entier lui en soit réservé.

Nous avons cependant une objection à faire au système fondé par le grand docteur Brésilien sur le germe qui serait le générateur de la fièvre jaune. Comment se fait-il, si ce germe vient de l'eau, qu'il n'opère pas les mêmes effets sur les nativ que sur les étrangers ou plutôt que sur les gens qui ne sont pas nés sous les tropiques? Il nous semble que personne ne devrait en être à l'abri, et pourtant nous voyons que les indigènes et les acclimatés n'ont rien à en craindre.

Peut-être y a-t-il un autre germe que celui qui appartient à l'ordre des *infusoria* et à la famille des *bacillaria*. Ce qui nous fait croire que le Dr Manoel Da Gama Lobo n'est pas absolument satisfait de sa trouvaille, c'est qu'il continue ses voyages, se livrant toujours et en tous lieux à ses investigations microscopiques.

L'Etoile Rouge.—Ce nom donné au grand magasin de chaussures établi au coin des rues Canal et Baronne, est évidemment destiné à une longue carrière. Il est devenu célèbre à la Nouvelle-Orléans et l'établissement a une immense vogue. Cela s'explique par le soin avec lequel l'assortiment est entretenu. On est sûr d'y trouver toute espèce de chaussures et le maître de ce grand établissement, M. Durieu, ne néglige rien pour en augmenter la popularité. Il partira pour le Nord, la semaine prochaine, et il compte utiliser son voyage en se mettant en rapport avec les principales fabriques des grandes villes manufacturières et en y choisissant tous articles qu'il croit devoir être recherchés sur le marché de la Nouvelle-Orléans. Les nombreux habitués de l'Etoile Rouge peuvent avoir la certitude que ce renouvellement de stock sera hablement fait. Nous adressons donc d'avance nos félicitations à M. Durieu et nous lui souhaitons toute sorte de bonnes chances dans son voyage.

Le 4 juillet à Paris.—On rapporte que la colonie américaine à Paris fait de grands préparatifs pour la fête du 4 juillet, qui sera célébrée à Maison-Laffitte, dans un château appartenant à un noble Russe qui l'a gracieusement offert pour la circonstance. Ce château qui se trouve pour ainsi dire aux portes de la capitale, peut contenir environ cinq mille personnes, chiffre auquel on évalue le nombre des invités. Un train spécial sera mis à leur disposition ainsi que la musique de la Garde Républicaine. Le président Grévy et Gambetta assisteront à cette fête patriotique dont le programme est ainsi fixé: Discours de circonstance, on par l'orateur du jour, banquet, toasts, illumination du parc, feu d'artifice et bal.

Deux industries florissantes.—On lit, sous ce titre, dans le *Berliner Tagblatt*, l'article humoristique suivant:

"Il y a, Dieu merci, encore deux industries florissantes en Allemagne; elles prospèrent même de jour en jour. L'une consiste dans l'exportation d'hommes qui n'arrivant plus à se nourrir convenablement dans leur patrie; l'autre, dans l'exportation de l'argent que les émigrants mettent en poche avant de s'en aller, et que nous autres, pauvres diables, possédons en telle abondance..... que nous ne trouvons plus de travail, et que nous sommes forcés de fuir à l'étranger. Il serait difficile de déterminer le nombre d'Allemands répandus sur toute la surface du globe. La statistique de l'émigration ne peut fournir, à ce sujet, que des chiffres approximatifs. On ne se trompera et cependant pas de beaucoup, en évaluant ce nombre à 10 ou 12 millions, autant de millions qui représentent des forces perdues pour l'Allemagne.

"...L'Allemagne est restée, parmi les nations européennes, le savant rêveur qui, se nourrissant de pain et d'eau, approfondit les formules mathématiques et calcule le cours des astres, tandis que d'autres se mêlent à table de bonne heure et ont conquis le monde."

Le *Berliner Tagblatt* arrive à conclure que l'Allemagne doit inaugurer une politique nouvelle et trouver des colonies, "car, dit il, nous possédons non-seulement des hommes, de l'argent et des nerfs, mais nous possédons aussi l'intelligence et les capacités morales. (?)"

—Le mot de la fin:

Lecteur d'un drame dans le foyer du théâtre du.....

L'auteur en arrive à la mort de son héros, par le poison, après avoir cessé déjà les enfermer pendant deux actes.

—Quand vous aurez au bout, dit le grand premier rôle à l'auteur, vous ne finirez la liste de vos morts.

L'auteur reste un silence.

—Mademoiselle, est-ce que je vous demande celle de vos bisaïeux!

Nouvelles télégraphiques.

FRANCE.

La rédaction de la "France".

Paris, 19 juin.—On annonce que M. Charles Laurent, secrétaire de rédaction du journal la "France," a préféré quitter le journal plutôt que d'accepter la nouvelle ligne politique suivie par la "France", depuis la mort de M. E. de Girardin.

ALLEMAGNE.

M. de Bismark en congé.

Berlin, 19 juin. — L'empereur Guillaume a accordé à M. de Bismark un congé pour raisons de santé. C'est le baron de Bolticher qui fera "Pintérim".

Nouvelle insurrection carliste en perspective.

Barcelone, 19 juin.—Plusieurs journaux annoncent l'existence de plans pour un nouveau soulèvement carliste dans la Catalogne du Nord. Le gouvernement surveille attentivement le mouvement.

Evènements de Tunisie.

M. le ministre de la guerre a reçu les dépêches suivantes:

Le gouverneur général de l'Algérie au ministre de la guerre.

Bizerte, 5 juin, 4 h. 36 soir.

(Général Caret) dépêche d'Oran, 5 juin, 1 heure du soir:

J'ai l'honneur de vous annoncer la mort du brigadier Béringard, employé comme surveillant sur la ligne de Frenda, à Geryville, le 2 juin.

Il rentrait dans ce dernier poste après avoir rétabli les communications, quand, entre Méloun et Ain-Defalla, il aperçut une quarantaine de cavaliers des Harrat-Zerabe, commandés par le caïd des Hassiniat.

En un clin d'oeil, le nombre des insurgés augmenta.

Béringard et son escorte succombèrent sous le nombre, en faisant valeureusement leur devoir; trois surveillants grièvement blessés, sont rentrés à pied et y ont apporté la nouvelle; trois autres ont été rejoints par Bou-Amema et sont arrivés à Frenda; ils sont assez blessés.

La ligne a dû être complètement saccagée, le fil coupé sur une foule de points, et les poteaux brisés et brûlés.

J'ai donné des instructions pour établir d'urgence une autre ligne télégraphique entre Geryville et Saïda.

Bou-Amema continue sa marche au nord-est, dans la direction de Frenda et Tiaret.

Nos colonnes manœuvrent pour l'envelopper.

Général commandant du 19e corps à guerre.

Alger, 4 juin, 4 h. 50.

Il vient seulement de m'être rendu compte de la mort du sous-lieutenant Scallier, de la légion étrangère, tué par un maraudeur, dans la nuit du 26 au 27 mai, au camp de Tonnajeur [colonne Innocenti], pendant qu'il faisait une ronde.

Général commandant le 19e corps à guerre.

Alger, 5 juin, 3 h. 25 soir.

Si-Bou-Amema paraît être encore au nord-est de Geryville. On croit qu'il s'occupe à vider les silos qui se trouvent dans la vallée de l'Oued-Si-El-Nasseur et qui appartiennent aux dissidents.

Le général Détrie n'est mis en marche. Il sera demain à Kadra, près de Sfisifa. Il se portera ensuite vers Kreng-Asir et Geryville.

La colonne Mallaret le suit à deux jours de distance, et se dirigera vers Tamoulina et Ain-El-Orak.

Le colonel Brunetière reste en position du côté d'Ouessakr. Il prendre l'offensive dès que le général Détrie sera en mesure de couper la retraite aux dissidents.

Alger, 6 juin, 11 h. 20 matin.

Il y a en huit hommes tués dans l'attaque du 2 juin contre le brigadier Béringard, chargé de la surveillance de la ligne télégraphique de Geryville à Frenda, et son escorte.

Général Forgemol à guerre

Béja, 4 juin, 5 h. 10 matin.

L'adjudant et le soldat du 40e, disparus au combat du 26 et dont les corps ont été retrouvés, sont: adjudant Cézille (Jules-Nicolas-Eugène), et soldat Constant (Antoine-Denis-Alfred.)

L'EXECUTION DE BÉJA.

On écrit de Béjà, en date du 8 juin:

L'assassin de M. Séguin a été exécuté avant-hier, à quatre heures, en présence de trois compagnies du 83e et d'un détachement de toutes armes de la colonne de Brem, qui est campé à trois kilomètres de Béjà.

L'assassin a été dégradé sur le lieu de l'exécution. Depuis son arrestation, il n'avait presque pas mangé; aussi était-il d'une faiblesse extrême.

D'ailleurs, son attitude à ses derniers moments prouve combien son fanatisme était grand.

Il refusait la nourriture dans la croiance que les aliments ne continuent de la graisse de porc, ce qui l'aurait empêché de monter au ciel.

Il craignait aussi d'avoir la tête coupée parce que Mahomet ne pourrait, en ce cas, l'enlever par les cheveux.

Il est certain que lorsqu'il apprit qu'il serait fusillé et il déclara que Mahomet l'attendait avec quarante femmes.

Il fut fusillé à genoux, les yeux bandés, et attaché contre le mur de la kasbah.

Au moment de l'exécution, un prêtre musulman parut sur la coupole de la mosquée, étendit les bras vers l'assassin, puis les releva vers le ciel et prononça quelques paroles.

Le kalifat et deux autres notables représentant les autorités musulmanes de Béja.

Tous les Arabes de Béja et les Arabes mulétiers de la colonne de Brem assistaient à l'exécution.

La foule musulmane est restée impassible, silencieuse, sans manifester aucune impression.

—Les troubles de l'Irlande sont loin de s'apaiser. Dans une bagarre, le fils de lord Dunsandle a été blessé, selon les uns, tué, au dire des autres, d'un coup de feu près de la résidence de son père, voisine d'un poste de police. On annonce, d'autre part, que la Ligue agraire fait disparaître ses archives, retire ses fonds des banques de Dublin, Cork, Limerick, et se prépare à organiser la révolution. Elle dispose de quarante mille fusils débarqués en Irlande!

La comète de 1881.—Le professeur Winnecke, directeur de l'Observatoire de l'université de Strasbourg, adresse aux journaux de Strasbourg la communication suivante:

"Le célèbre astronome Gould, directeur de l'observatoire de Condola, République Argentine, qui, l'astronome dernier, a bonne mère observatoire de ce vieto, annonce aux astronomes de l'Europe que, le 1er juin courant, "la grande comète "de 1807 a été visible à 5 heures d'ascension droite et 30 degrés de déclinaison sud, par conséquent dans la "constellation du Pigeon."

"La dépêche que cet astronome a expédiée de Buenos-Ayres ne peut être comprise que dans ce sens qu'à l'hémisphère austral, dans une région du firmament, qui se trouve malheureusement à notre horizon en, même temps que le soleil, on aperçut, en ce moment, une brillante comète, et que les premiers calculs de l'orbite de cet astre ont fourni la preuve d'une grande analogie avec les éléments de la comète de 1807.

"Si cette interprétation est exacte, nous verrons cette comète à l'œil nu, vers la fin du mois.

"Elle atteindra au périhélie, dans la seconde moitié de juin, et sera visible dans la région septentrionale du ciel, dans la constellation de la Girafe.

"La vue de la comète de 1807 a beaucoup frappé le grand public. La comète actuelle, précisément les mêmes éléments et se rapprochant bien plus de notre terre, constituera un magnifique phénomène. Toutefois l'identité de ces deux astres est encore très douteuse, les nombreuses observatoires faites, en 1807, et les calculs du célèbre astronome Bessel, ayant fourni la preuve presque certaine que la comète de 1807 s'accomplit en révolution autour du soleil, que dans 17 siècles environ."

—Deux fermiers, convoyant sur les belles apparences de la saison:

—Si ce temps-la continue, tout va sortir de terre.

—Ah! bon Dieu! que dites-vous là, mon qui si ma femme et ma belle-mère dans le cimetière.

Chronique.

Journalistes et reporters.

Il vous a sans doute été donné d'entendre Joseph Prudhomme s'écrier avec la suffisance pédantesque qui est son apanage.

"C'est un journaliste!"

Le journaliste comme l'artiste, échappe au jugement étroit du bourgeois dont la vie est bornée par un horizon de bonnets de coton ou de pruneaux d'Agen.

De même que M. Poirier prétendait protéger l'art tout en détestant les artistes, M. Mouton admettait aussi le journal, mais un bon petit journal sans phrases et surtout sans journalistes.

Je crois bien que le Prudhomme de Monnier et de Gavarni toujours emphatique et infatué de lui même vont aujourd'hui suivre la mode et trancher du grand seigneur. Il s'affuble d'un titre sonné dans quelque officine romaine, étale sur sa poitrine un arc-en-ciel de cordons, se lance dans le bibelot et tient à honneur de renvoyer à sa table un monsieur dont le nom figure en petites normandes sur la feuille du jour. Mais il a trop le respect de la propriété pour dépouiller le vieil homme et il conserve toujours un levain de mépris pour les valeurs intellectuelles —celles-là n'étant point cotées à la Bourse.

Je pensais à tout cela en lisant l'annonce du reporter du *Télégraphe*, M. Séguin, par de misérables fanatiques.

Le public peut nous traiter de moucheron du coche, mais le jour où sur l'ordre de son directeur, Stanley se met à la recherche de Livingstone, le jour où quelque reporter reçoit une balle sur un champ de bataille pendant qu'il prend un croquis qui est une page d'histoire, le marchand de bonnets de coton est obligé de s'incliner devant ce soldat obscur qui combat avec un crayon.

Rien ne doit échapper au reportage — cette photographie pensante.—Depuis le crime du jour dont le reporter dévoile les fils parfois avant les gens de justice jusqu'aux faits cachés de cette chronique du bien, qui nous empêche de désespérer de la vertu, le reporter doit tout voir et tout relater. Certes dans sa chasse renouvelée des Peaux-Rouges, il se heurtera à bien des misères humaines, mais si parmi toutes les feuilles qu'il abandonne aux vents, il en est une qui emporte sur son aile cette petite graine qui contient les parfums d'une fleur et les rameaux d'un arbre, cela vaudra mieux que d'avoir vendu pendant trente ans des bonnets de coton. Aussi saluons nous le confrère mort obscurément au pays des Khroumirs la plume à la main. Il est mort au champ d'honneur.

Statistique mortuaire des grandes villes Européennes depuis 1795.

Les médecins qui ont mission de défendre la petite et fragile flamme de la vie contre les causes multiples qui tendent à l'éteindre et qui savent au prix de quelles peines et de quels soins une existence se conserve n'aiment pas plus la guerre que les mères ne l'aiment, et le mot de Tacite: "*Bella matribus detestata*" leur est applicable. Aussi est-ce avec un sentiment douloureux que, en sonnée de colère et de violences passé, la mauvaise sous la lumière de la statistique, ce qu'il a emporté brutalement d'existences humaines. Et encore la statistique ne dit-elle que le plus gros et le plus dramatique de cette hécatombe. Les coups que frappe la guerre se prolongent au effet bien au delà du champ de bataille quand le canon n'est tû, elle poursuit longtemps encore son œuvre de destruction, et les privations, les souffrances de tout genre en prolongent, et pendant un temps plus long qu'on ne se l'imagine, les calamiteux effets. Montrer ce que la guerre coûte aux populations est une tâche douloureuse mais qu'on ne saurait dire inutile.

J'ai invoqué à ce sujet, ici même, il y a quelques années, la logique statistique de M. Heusner qui n'embrasse que la période de 1815 à 1864. Dans la seule Europe où les guerres sont plus rares et qui ont caractère accidentel et passager, et s'en tient généralement aux seules rigueurs nécessaires, la guerre a détruit ostensiblement, en cinquante ans, 2,148,000 hommes; et en dehors du continent européen, 614,000, ce qui fait un chiffre total de 2,762,000 existences, violemment supprimées, soit un chiffre égal à celui de la population de la Belgique, ou un sacrifice annuel et permanent de 43,000 hommes en moyenne. Et, pour ne parler que des guerres plus rapprochées de nous, la guerre d'Italie (la belle bataille!) a coûté, en 1859, 129,874, en chiffres d'ensemble ou, en décomposant ce nombre: près de 60,000 Autrichiens, 30,000 Français, 40,000 Italiens. La guerre de Crimée a pesé d'un poids lourd sur ce bilan funèbre. Les deux hiverz qui coûtèrent, d'après M. Chenu, à l'effectif anglo-français plus de 42,000 hommes. Quant à la guerre franco-allemande de 1870, les chiffres très approximatifs qui ont été publiés des deux côtés ne permettent pas de fixer les pertes qu'elle a causées à moins de 200,000, nombre grossi, et ce n'est douloureux que cette queue funèbre que de cadavres traînée à sa suite et les hôpitaux et les cimetières connaissent seuls la longueur. Si l'on ajoute aux chiffres de M. Heusner les cinq millions et demi d'individus que les guerres de la République et de l'Empire ont couchés sur tous les champs de bataille de l'Europe, on arrive pour la seule Europe, en moins de quatre-vingts ans, à un chiffre de près de huit millions d'hommes que la guerre a enlevés dans la plénitude leur force et de leur vigueur, ce qui représente le trentième environ de la population générale et le douzième de la population masculine.

Mais les combattants ne portent pas seuls le poids de la guerre et les populations civiles en sentent non moins cruellement la rigueur. On sait le bilan douloureux dressé naguère par M. Legoyt des pertes, directes ou indirectes, que le siège de Paris a fait subir à cette ville. En 1869, la mortalité parisienne avait été de 21,978 du 18 septembre au 24 février; dans cette même période de 1870, qui est celle de l'investissement de Paris par les armées allemandes, le chiffre de la mortalité a plus que triplé et n'a pas été moindre de 64,154; en d'autres termes elle a été mesurée dans la période de paix, par 131 décès par jour, et pendant la période de guerre par 384 décès. La mortalité s'est accrue, comme cela se comprend, avec la durée du siège: de 1,277, la première semaine, la mortalité avait atteint 2,064 la dixième semaine, et 4,103 le vingt-et-unième. Du 28 janvier au 3 février, la mortalité a atteint son maximum hebdomadaire de 4,671 décès ou 667 décès par jour, chiffre quintuple de celui qui représente la mortalité parisienne en temps ordinaire. M. Vacher, de son côté, a établi, d'après des informations prises aux Pompes funèbres, que le chiffre des décès pour 1871 a été de 99,945, c'est-à-dire le double de celui qui représente la mortalité moyenne annuelle pour la période décennale qui s'étend entre 1860 et 1869, laquelle n'excède guère au delà de 50,000. La tourmente guerre, la population de Paris, épuisée par ce terrible triage, s'accroît en 1872, une mortalité inférieure à la moyenne ordinaire. Pendant que s'accroissait ainsi la dépense de vies par le fait du siège, le nombre des conscriptions, comme l'a montré M. H. Reoux, était devenu deux fois et demi moins considérable pendant le siège qu'en temps ordinaire, et la population, prise entre ces deux causes restrictives, avait subi le déchet que l'on pressent.

Le club des chauves.—Quand les Allemands se mêlent d'être excentriques, ils ne le sont pas à demi.

New-York a son "cercle des hommes gras"; Cincinnati a son "cercle des hommes gelés"; Berlin a venait de fonder un "cercle des hommes chauves".

Les membres de cette réunion sont tenus, s'ils portent perruque, de la laisser au vestiaire. Un moment, il a été question d'offrir la présidence honoraire à M. de Bismark, dont la calvitie n'est un mystère pour personne. Mais dernièrement, les journaux satiriques de Berlin ont gratifié le chancelier de trois cheveux, qui se hérissent ou se couchent, suivant les variations de la politique, et cette circonstance l'a empêché d'être nommé. Trois cheveux de moins, et c'était fait.

Détail à noter: les préparations demandées à arrêter la chute des cheveux jusqu'aux d'une faveur toute particulière auprès des membres du cercle, ceux-ci ayant tous pu en constater qu'elles n'étaient la calvitie.

Chaque fois qu'il en délié une nouvelle, on lui donne place dans une vitrine l'honneur.

Empoisonnement par la salive animale ou humaine.—Il n'est bruit, depuis quelque temps, que de la nouvelle découverte de M. Pasteur, relative à l'empoisonnement par la salive animale ou humaine. Le fait nous a paru si curieux, dit l'*Evènement*, que nous sommes allé trouver l'éminent académicien pour lui demander quelques explications à cet égard, explications qu'il nous a très obligeamment données. Tout récemment mourait à Sainte-Eugénie un petit garçon de cinq ans, mordu, un mois auparavant, par un chien enragé. L'enfant présentait tous les symptômes de la rage. La salive de cet enfant fut recueillie aussitôt après sa mort et étudiée avec soin. On inocula la salive de l'enfant à des lapins, qui moururent en un ou deux jours au plus. On fit d'abord porté à croire que ces lapins étaient morts d'une maladie *virulente* tout à fait nouvelle, produite par un *organisme microscopique* spécial, dont personne n'avait encore reconnu ni l'existence ni le mode d'action.

Evidemment, cet *organisme* nouveau avait été emprunté à la salive de l'enfant mort de la rage. Que fallait-il penser des relations possibles de cette maladie nouvelle avec la rage? A certaine égards, on pouvait croire à une dépendance entre les deux maladies. Cependant, entre la maladie nouvelle et la rage, il y avait de profondes différences

On sait, par exemple, que la rage a toujours une période d'*incubation*. Le chien qui porte à mordre par un chien enragé ne portant à morsville l'un et l'autre pendant un temps plus ou moins long, quelquefois pendant un an. Puis tout à coup apparaissent des symptômes terribles, et la mort devient inévitable en trois ou quatre jours. Rien de pareil n'existait pour la maladie nouvelle. Communiquée au chien, cette maladie le faisait périr, comme les lapins, après quelques jours, sans qu'il y eût une incubation véritable.

Quelque temps après, un nouvel enfant, une petite fille cette fois, mourut à Montmartre, après avoir été mordu neuf mois auparavant par le chienne de la maison, qui avait été mordue elle-même par un chien qu'on ne croyait pas enragé. Dans la salive de la morte, M. Pasteur retrouva le même petit *organisme* de l'enfant de Sainte-Eugénie, capable de tuer les lapins et les chiens par incubation.

L'idée vint alors à M. Pasteur de rechercher si la salive d'enfants morts de maladies quelconques ne trouva deux fois le pouvoir nouveau. Poussant plus loin ses recherches, l'infatigable expérimentateur reconnut que les personnes saines, même en pleine santé, offraient dans leur salive ce petit être microscopique.

Conclusion:

M. Pasteur considère la bouche comme un réceptacle où vont s'amasser les *organismes microscopiques* répandus dans l'air que l'on respire. De là leur présence et leur fermentation venimeuse dans la salive de tout animal et de tout être humain. Enfin, comme un des effets de la dégluttition est d'entraîner dans les voies digestives, avec les aliments, la salive et les êtres microscopiques dont elle est remplie, il s'ensuit que la salive de l'homme qui vient de manger contiendra moins de ces petits parasites, tandis que celle de l'homme à jeun en renfermera davantage et deviendra par conséquent un véritable *venin, capable d'occasionner la mort.*

On a dit, depuis la plus haute antiquité, que la plus *mortelle* injure que l'on pût infliger à son semblable était de lui cracher au visage.

Ainsi se trouve justifiée une épithète à laquelle on n'avait encore donné qu'un sens figuré.

La maison P. Werlein doit l'accroissement de sa réputation à l'immense supériorité des instruments qu'elle recommande. En moins de cinq ans, sont placés de Mathushek pour comprix ceux de fabriques différentes qui lui avaient été expédiés, soit été vendus. Ces pianos de Mathushek et de Chickering, sont évidemment les plus recherchés aujourd'hui. La solidité et la construction (true frame, single bracing around the tuning pin) les gens à l'abri de toute concurrence. M. Werlein vient d'en recevoir un grand nombre, et invite des clients à venir les voir, que ceux-ci veuillent acheter ou non.

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera célébrée à la cathédrale St-Louis, samedi 25 juin 1881, à 7 heures du matin, pour le repos de l'âme de JEAN SCHWEITZER, ex-président de la Société Franklin. Ses amis et connaissances sont priés d'y assister.

De la part de sa veuve.

23 juin—2[

MESSE FUNÈBRE.

Une messe funèbre sera célébrée, SAMEDI, 25 juin, à 8 heures du matin, à l'Eglise St Mary's, rue Casorme, pour le repos de l'âme de feu SYLVAIN ROSSIGNOL. Ses amis et connaissances, ainsi que ceux de sa famille, sont priés d'y assister.

23 juin—2[De la part de sa Veuve.

Bureau de la Compagnie des Waterworks de la Nouvelle-Orléans, coin des rues St-Charles et Perdido Nouvelle-Orléans, 22 juin 1881.—Conformément à la section 6 de la charte, une dividende de quatre dixièmes sera payé aux actionnaires, à partir de ce jour, 4 juillet 1881, de 11 heures A. M. à 2 heures P. M.

Le livre de transfert sera fermé du 14 juin, 27 juin, au 3 juillet 1881.

ALEX. BONNEVAL, Secrétaire.

23juin—10f

Demande de chambres.

DEUX messieurs désirent louer des chambres meublées le côté nord. S'adresser, P. O. Box 2337.

23juin—1f

WM. E. MURPHY, AVOCAT,

A L'ENCOIGNURE DES RUES DOUANE ET ROYALE.

Conseillerie de 8 à 2 heures, en français et en anglais.

Cavil—FF

Maison de la Compagnie du Gaz de la Nouvelle-Orléans, Nouvelle-Orléans, 21 juin 1881.—Un dividende de Trois Piastres par Action sera payé aux actionnaires, LUNDI, 15 juillet, sur les bénéfices des six derniers mois.

Tout transfert d'action entre le 8 et le 15 juillet doit être fait "ex dividend."

V. VALLOR, Secrétaire.

22 juin—au 15 juil

Maison du Bonded Warehouse Co—Coin des rues Canal et Peters—Nouvelle-Orléans, 20 juin 1881.—Conformément à la Charte, l'élection annuelle des directeurs de cette compagnie aura lieu au bureau le LUNDI, 4 juillet 1881, de midi à 1 heure de l'après-midi.

F. A. COMAND, Secrétaire.

21 juin—au 4 juil

Le navire norvégien Hirodrenne, capitaine Kiddahl, venant de Gênes, commencera son déchargement, JEUDI, le 23 courant, au bassin St-Louis, Deuxième District.

Les cargaisons sont prêtes de s'occuper de cette entrée de leurs marchandises sur le Levee, sans de Mathushek et de Chickering, sont évidemment les plus recherchés aujourd'hui. La solidité et la construction (true frame, single bracing around the tuning pin) les gens à l'abri de toute concurrence. M. Werlein vient d'en recevoir un grand nombre, et invite des clients à venir les voir, que ceux-ci veuillent acheter ou non.

Ch. Ed. Delaroche & Co. Agents.

21 juin—2[

L'UNION FRANCAISE.

AVIS,

Les Français nécessiteux qui désirent participer à la distribution de secours qui sera faite le 14 juillet par l'Union Française, sont invités à se faire inscrire au siège de la Société, No 6 rue St-Charles, 2e étage, de 9 h. à 2 h. P. M.

Le Conseil de Direction offre ses remerciements aux personnes qui ont envoyé des contributions. Les Journaux Français ont bien voulu.

Par ordre de la direction.

Le Président, FRANÇOIS TUJAGUE.

Le Secrétaire, E. BRIAND. 19juin—

Changement de local.

J'AI l'honneur d'annoncer à ma nombreuse clientèle que j'ai transféré mon magasin de Porcelaine, Faïence, Verrerie et articles de ménage, au coin des rues Royale et St-Pierre.

19 juin—1m. ANT. CASTEL.

Mulets! Mulets! Mulets!

LES personnes désirant vendre des mulets pour du comptant, peuvent le faire en les amenant samedi et dimanche prochains, au bureau de l'Habeuse Volontaire Depot, de 9 heures à midi, les lundis, mardis et vendredis, rue Toulouse, près Remparts. 18 juin—2[

Chemises Françaises

—CHEZ—

B. SEMBRE,

Coin St-Louis et Royale.

Reçu par le steamer CLAPEYRON un choix complet de

CHEMISES PARISIENNES,

tout toile, devant toile, avec et sans col, tous les genres, toutes les grandeurs.

CHEMISES couleur, haute nouveauté.
CALEÇONS français toile, article supérieur.

LINGE DE DESS